

La première partie de ce recueil est consacrée au plus célèbre des héros de la littérature populaire française, Arsène Lupin, superbement représenté par une magnifique illustration de Christine Clavel qui servit de couverture à notre traduction américaine de La Comtesse Cagliostro, publiée par Black Coat Press. Dans notre premier texte, Lupin croise la route d'Adam Adamant, héros d'Adam Adamant Lives !, feuilleton télévisé anglais de 1966 supposé concurrencer Chapeau Melon & Bottes de Cuir...

Sam Shook : Une Question de Conscience Professionnelle

Baker Street, 1902

À l'heure où j'écris ces lignes, je ne sais toujours pas avec certitude si ce fut le livre mystérieux de Devanne, ou le défi lancé par un autre fils d'Albion, qui poussa mon ami Sherlock Holmes à se rendre en France lors de cette nuit fatidique...

(Observation du docteur John Hamish Watson)

– Eh bien, maintenant, marmonna Holmes, sa pipe serrée entre les dents, dites-moi, monsieur Adamant, quelle est donc cette « affaire de grande importance » que vous avez évoquée ?

L'homme assis en face du grand détective sirota une gorgée de thé et commença :

– Vous avez sans doute déjà entendu parler de mes exploits et vous savez que je combats le crime pour le service de la reine et de ma patrie. En 1898, un certain inspecteur Ganimard, de la Sûreté parisienne, me demanda de me rendre immédiatement en France pour capturer l'as du cambriolage, Arsène Lupin, que l'on soupçonnait d'avoir dérobé une grosse somme d'argent à la direction du Palais-Garnier. *Eh bien*, me dis-je alors en moi-même, *on dirait qu'ils ont besoin là-bas d'un homme de mon talent et de ma capacité*. Je saisis ma fidèle canne-épée et je partis aussitôt. *Après tout*, pensai-je, *qu'y a-t-il donc de si difficile à attraper un banal cambrioleur ?*

Paris, 1898

– Bonjour, inspecteur, avez-vous quelques bonnes nouvelles à me communiquer sur l'affaire ?

Ganimard soupira.

– Je crains bien que non, monsieur. Tout ce que nous savons, c'est qu'Arsène Lupin est probablement l'auteur des faits.

– Avez-vous au moins trouvé quelques indices ? demandai-je.

Ganimard posa sur la table trois cartes de visite portant le même nom : *Arsène Lupin*.

– Étrange, murmurai-je. Pourquoi donc irait-il lui-même se mettre en cause ?

Ganimard me fixait de son regard d'acier.

– Mais il n'en a rien fait ! lança-t-il.

Il plongea une main dans la poche de son gilet et en tira quatre autres bostols qu'il jeta sur son bureau.

– Lupin ne sème jamais d'indices, sauf s'il a décidé de le faire et, en tout état cause, il ne laisse jamais de place au hasard.

L'affaire s'annonçait plus difficile que je l'avais tout d'abord pensé.

– Nous en avons trouvé un plein sac derrière l'Opéra, ajouta l'inspecteur.

Je fus quelque peu dérouté par cette nouvelle.

– Très bien, très bien, dis-je. Et que pouvez-vous me dire d'autre ?

– Nous savons que messieurs Eugène Bertrand et Pedro Gailhard, les directeurs administratifs de l'Opéra de Paris, avaient un différend au sujet des bénéfices réalisés au cours de la dernière saison ; ils ont donc voulu aller vérifier le contenu du coffre. Voici exactement ce qui s'est passé : trente minutes plus

tôt, ils avaient verrouillé la porte de leur bureau et, étant donné l'endroit où il est situé, personne ne pouvait entrer ou sortir sans être vu. Eh bien, pouvez-vous expliquer comment diable quelqu'un est parvenu à vider le coffre et à s'échapper en plein jour sans être aperçu de quiconque ?

Stupéfait, je demandai :

– S'est-il produit un incident particulier ce jour-là, à l'Opéra ?

– Messieurs Bertrand et Gailhard ont juste dit qu'ils avaient eu la sensation que quelqu'un les suivait.

Il n'y avait donc, selon moi, aucune explication permettant de comprendre exactement ce qui s'était passé.

– Eh bien, déclarai-je, il me semble qu'il est temps de nous rendre au Palais-Garnier.

Je n'appris rien de plus que ce que je savais déjà, si ce n'est qu'un machiniste quelque peu éméché prétendait avoir aperçu un fantôme transportant un gros sac de sable. Je rencontrai les deux directeurs qui me firent visiter leur bureau. Il était impossible que Lupin y fût entré par une des fenêtres sans être repéré, ce qui signifiait qu'il devait déjà se trouver dans la pièce au moment où les deux hommes y étaient entrés, ou qu'il avait réussi à les suivre et à s'y introduire sans se faire voir. Le problème était que, même s'il était parvenu à réaliser cet exploit, il n'y avait aucun endroit où se cacher. J'inspectai la pièce de fond en comble, à la recherche d'une trappe ou d'une quelconque ouverture débouchant sur un passage secret. Ce fut en vain. Mais finalement, je conclus qu'il était inutile de comprendre la manière dont il s'y était pris. Tout ce que je devais faire, c'était de le capturer.

Je quittai le Palais-Garnier et j'envisageai de rendre visite à mon ami Oscar Wilde, alors en exil à Paris, et qui était toujours bien informé des rumeurs circulant dans la ville et connaissait pratiquement tous les milieux troubles de la capitale. Mais, alors que je me trouvais sur le trottoir, non loin de l'Opéra, j'entendis un homme qui disait :

– C'est à peine croyable ! Une lettre d'Arsène Lupin !

Quelqu'un lui demanda :

– Et qu'est-ce qu'elle raconte, cette lettre ?

Je me dissimulai à l'angle d'un immeuble pour écouter le reste de leur conversation.

Le premier reprit la parole :

– Elle prévient mon oncle que, pendant l'exposition de ses collections qu'il s'appête à offrir ce soir même au public parisien, Lupin en personne viendra lui voler sa célèbre statue d'opaline, qui représente la princesse Hermonthis.

L'autre répliqua :

– Voilà une détestable affaire ! Et votre oncle va-t-il faire appel à la police ?

– Non, je ne pense pas, répondit l'autre. Il ne veut en aucun cas perturber les invités pendant leur visite. De plus, si ce qu'affirme Lupin est vrai, je pense que la présence de policiers ne changera pas grand-chose à l'affaire.

Je sautai sur l'occasion et sortis de ma cachette pour aborder les deux promeneurs.

– Pardonnez-moi, messieurs, si j'ai, bien involontairement, surpris votre conversation, leur dis-je en les saluant ; mais je serais heureux d'offrir *mes* services à votre oncle.

Surpris de mon intervention, ils me regardèrent d'un air interrogateur.

– D'après ce que j'ai pu comprendre, vous essayez d'empêcher un voleur de mettre son plan à exécution et vous voulez le capturer, n'est-ce pas ?

Ils acquiescèrent et m'invitèrent à les suivre jusqu'à la maison du collectionneur.

Le manoir cossu était situé un peu à l'extérieur de la ville et d'ordinaire, l'homme vivait là comme un ermite. Mais au moment où j'y arrivai, de nombreux invités, accourus pour voir l'exposition des trésors de la collection, se pressaient dans les salons. Je vous épargnerai les détails, monsieur Holmes, mais sachez que la soirée se déroula sans encombres et qu'elle semblait devoir arriver à son terme sans incident notable. Je commençai à me dire que j'avais fait erreur et je m'appêtai à retourner à mon hôtel, lorsque le hasard me fit apercevoir une silhouette qui quittait le manoir et disparaissait dans les ténèbres.

Je m'élançai sur ses traces, tout en me tenant à distance, juste assez près cependant pour m'assurer que c'était bien l'homme que j'avais vu sortir du manoir que j'étais en train de filer. Puis, à la lueur d'un

réverbère, je distinguai un petit objet qu'il tenait entre ses mains : c'était une statuette en opaline de couleur vert pâle ! Je sus alors que ce ne pouvait être que Lupin qui, une fois encore, avait réussi son coup. Je continuai à le suivre aussi discrètement que je pouvais, mais il ne tarda pas à regarder derrière lui, eut un sursaut et se mit à courir comme s'il avait eu le diable à ses trousses. Sans perdre un instant, j'accélérai le pas en m'efforçant de ne pas le perdre de vue. À un moment, il tourna l'angle d'une rue et, lorsque j'y arrivai à mon tour, je ne le vis plus : il avait tout bonnement disparu.

Je continuai malgré tout à suivre le chemin qu'il avait dû emprunter et je passai devant un mendiant, frileusement pelotonné dans une couverture en lambeaux. Juste derrière lui, j'avisai une boutique dont la porte était grande ouverte. À cette heure de la soirée, c'était assez insolite et cela éveilla aussitôt mes soupçons. C'était trop facile, en somme ! Je pénétrai à l'intérieur et commençai à fouiller dans tous les coins. Quoique petite, l'échoppe contenait assez d'endroits susceptibles de dissimuler un homme. Je commençais à me dire que j'étais peut-être tombé dans un piège lorsque, brusquement, j'entendis que l'on verrouillait la porte derrière moi. Je courus vers la vitrine et, regardant dans la rue, je vis le mendiant qui se débarrassait de sa couverture en loques, se levait avec aisance et se trouvait être un élégant jeune homme revêtu d'un smoking. L'individu que j'avais pris en filature avait donné la statuette au véritable Lupin, déguisé comme il sait si bien le faire, et qui s'éloignait sous mes yeux d'un pas ferme et tranquille.

Il n'y avait pas une minute à perdre. Je pris ma canne et m'en servis pour briser la vitrine et regagner le pavé du trottoir. Le complice de Lupin, qui était demeuré à proximité, essaya de m'empoigner, mais, d'un vigoureux coup de canne, je l'envoyai au pays des songes. Je me précipitai dans la direction que Lupin avait prise. Je le vis qui s'engouffrait dans un restaurant, je m'élançai à sa suite, bousculant au passage un serveur chargé d'un plateau, tout en gardant un œil sur le voleur qui se faufilait à travers les tables. Sans comprendre la raison de son geste, je le vis prendre une salière et la vider dans la poche de sa veste. Un personnage au comportement bien énigmatique, vous en conviendrez sans doute, n'est-ce pas, monsieur Holmes ?

Je le poursuivis ainsi jusqu'aux cuisines ; nous franchîmes une porte et nous retrouvâmes dans une ruelle en cul-de-sac. Je l'avais presque rejoint et je pouvais pratiquement lui mettre la main dessus en tendant le bras ; en un élan désespéré, je me jetai en avant et le plaquai au sol.

– Arsène Lupin, grognai-je. Enfin je vous tiens !

Mais Lupin était habile au combat et, sans perdre un seul instant, il me décocha un coup de coude en plein visage tout en me faisant un croc-en-jambe qui m'envoya au tapis. D'un mouvement svelte, il exécuta une roulade et se remit sur ses pieds. Mais, convaincu qu'il en aurait fallu bien davantage pour me réduire à l'impuissance, j'éclatai de rire et sortis ma canne-épée.

– Rendez-vous, Lupin, ou alors défendez-vous !

Mais Lupin, au lieu d'obtempérer, glissa sa canne sous le bras, sortit un cigare, en sectionna l'extrémité et entreprit sereinement de gratter une allumette.

– Me rendre ? Pour qui vous prenez-vous donc, l'Anglais ? fit-il.

La lame de mon épée trancha net le cigare qu'il s'appropriait à fumer.

– Sachez que je me nomme Adamant, monsieur ; peut-être avez-vous déjà entendu parler de moi ?

Ces mots parurent capter un instant son attention et il me regarda fixement.

–Maintenant, je vous le répète : défendez-vous !

Et je le saluai cérémonieusement.

Il regarda mon arme tendue vers lui et il me détailla de la tête aux pieds.

– Mieux vaut qu'on dise : « *il court là* » que « *il gît ici* », prononça-t-il d'un ton ironique.

Il courut jusqu'au fond de l'impasse et regarda fébrilement à gauche et à droite. Je fonçai sur lui, croyant naïvement qu'il était acculé et ne trouverait aucun moyen de s'échapper. Mais au moment où j'allais le frapper de ma lame, il s'écarta d'un bond, et mon épée se planta entre deux briques. Sidéré, je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule et je vis sa silhouette agile qui lançait un violent coup de pied dans une porte de bois placée dans le mur. Il s'engouffra à travers l'ouverture ; je tentai de le retenir par le pan de sa cape, mais il était trop rapide et il parvint à s'enfuir. Je retirai mon épée de la muraille et recommençai à le prendre en chasse.

L'endroit où il avait pénétré était particulièrement obscur et je dus attendre un moment que mes yeux

s'accoutument à la pénombre. Je vis alors que nous nous trouvions dans les coulisses d'un petit théâtre. Je progressai prudemment, me tenant sur mes gardes, car je connaissais maintenant les ruses dont mon adversaire était capable. J'explorai le rez-de-chaussée et ne le trouvai pas. Je commençai donc à monter l'escalier qui devait conduire derrière la scène. Je ne vis personne et entrai directement sur la scène elle-même. Il n'y avait toujours personne en vue et je montai donc sur le plateau. Dans l'obscurité, je parvins à distinguer une tache blanche qui était posée en plein milieu. C'était une feuille de papier, sur laquelle était griffonné un simple message : *Levez les yeux*. Je m'exécutai ; je sentis alors que ma jambe se trouvait subitement fortement enserrée dans un nœud coulant et je fus entraîné dans les airs, la tête en bas.

Étourdi pendant quelques instants, je repris rapidement mes esprits et commençai à observer l'espace en dessous de moi. Lupin était en train de remonter vers la passerelle. Il avait dû profiter de l'avance qu'il avait sur moi pour installer ce nœud coulant et me prendre au piège. Mais je n'avais nullement l'intention d'abandonner la partie et je commençai à me balancer d'avant en arrière jusqu'à ce que le mouvement de la corde me permette d'atteindre à mon tour le niveau de la passerelle. Lorsque je fus placé juste au-dessus, je tranchai le filin d'un coup d'épée et je me laissai tomber maladroitement sur la galerie. J'étais libre de mes mouvements et je me mis de nouveau à la poursuite de Lupin. Je le rejoignis rapidement, il saisit sa canne et nous recommençâmes à nous battre, sans qu'aucun des deux escrimeurs émérites que nous étions tous deux parvienne à prendre le dessus sur l'autre.

– Je vois que vous connaissez la musique..., lui lançai-je.

Il bondit de la passerelle jusqu'à une petite plateforme mobile suspendue à des câbles. Je le rejoignis sur cet espace instable et, en un saut magistral, il gagna la suivante. Il essaya de s'échapper et de rejoindre la coursive mais, me balançant au bout de la corde à la manière d'un acrobate, je lui bloquai la route. Je sectionnai un des câbles qui retenaient la plateforme où se trouvait Lupin. Je parvins à le déséquilibrer et je lui assénai un coup d'estoc qui le blessa à la main, cependant que sa canne tombait dans le vide.

– ...mais j'ai l'impression que vous avez un peu perdu le rythme, complétai-je.

Je plaçai contre sa gorge la pointe de mon épée.

– Je commence à en avoir assez de ce petit jeu, Lupin. Finissons-en !

De ma main restée libre, je lui indiquai la statuette et lui ordonnai de me la donner. Il la prit et la lança en l'air.

Distrait par la chute de l'idole, je ne vis pas Lupin plonger une main dans sa poche, y prendre une poignée de sel et me la jeter au visage. Une atroce brûlure m'obligea à fermer les yeux.

Lorsque je les rouvris, Lupin avait disparu, ainsi que la statuette qu'il avait dû récupérer au vol, avant qu'elle se brise en atteignant le sol : il ne me restait plus qu'à quitter le théâtre. Il commençait à se faire tard et, en arrivant au niveau d'un réverbère éclairé, je voulus sortir ma montre gousset pour vérifier l'heure. Mais elle avait disparu de la poche de mon gilet et, à sa place, je ne trouvai qu'un bristol sur lequel était inscrit :

Merci beaucoup - Arsène Lupin.

Je froissai rageusement la carte de visite entre mes mains et je regagnai mon hôtel.

Le lendemain, je revins voir Ganimard pour lui faire mon rapport. L'inspecteur regarda la carte que Lupin avait laissée dans ma poche.

– Dommage ! marmonna-t-il, Si près du but ! Mais que voulez-vous ? *C'est la vie*. Cependant je crains que nous devions abandonner la piste Lupin pour le moment. Un événement épouvantable s'est produit la nuit dernière.

Ganimard me fit passer une photographie qui présentait en effet un spectacle bien horrible. Aujourd'hui encore, je ne peux pas y penser sans frémir.

– Par saint George ! m'exclamai-je, J'ai enquêté sur bien des meurtres au cours de ma carrière, mais là, ça dépasse vraiment l'entendement....c'est de la pure sauvagerie !

Je levai les yeux vers Ganimard et ajoutai :

– Mais qui a pu faire une chose pareille ?

– Je n'en sais rien, et c'est la raison pour laquelle j'ai encore besoin de vous, monsieur Adamant. La France compte de nombreux génies du mal et chacun d'entre eux est susceptible d'avoir commis ces

atrocités.

– Soyez assuré, inspecteur, que je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour venger ces hommes, l’assurai-je.

Lorsque j’arrivai sur les lieux du crime, les corps avaient déjà été emportés, mais les taches de sang étaient toujours visibles. Un homme d’un certain âge, que je pris pour un policier, se trouvait à quelques pas de moi et examinait le théâtre du drame avec beaucoup d’intérêt.

– Salut, monsieur, lançai-je.

Sans lever les yeux, il me répondit :

– *Bonjour, monsieur.*

Je m’approchai de lui et l’observai ; ses cheveux assez longs étaient d’un gris sale et des cernes bistrés soulignaient ses yeux fatigués.

– L’inspecteur Ganimard ne m’a pas informé du fait qu’il y aurait déjà quelqu’un sur place, fis-je remarquer. Adam Adamant, à votre service, monsieur, ajoutai-je en lui tendant la main. Puis-je connaître votre nom ?

L’homme me regarda, puis, ignorant la main que je lui présentai, il répondit :

– Je suis l’inspecteur Ledoux.

Je retirai ma main tendue.

– Savez-vous qui étaient ces hommes ? demandai-je en pointant l’extrémité de ma canne vers l’endroit où les corps avaient été retrouvés.

– D’après ce que nous savons, c’étaient des membres du club Diogène, qui étaient venus à Paris sur ordre de monsieur Mycroft Holmes et qui s’étaient réunis ici. Nous avons fait les premières constatations : aucun objet de valeur ne leur a été dérobé.

– C’est encore Lupin, ce scélérat ! Je le savais suffisamment rusé pour cambrioler l’Opéra au nez et à la barbe de tout le monde, mais je ne le pensais pas capable d’une chose pareille !

Ledoux secoua la tête.

– Le meurtre ne fait pas partie du *répertoire* de Lupin, et je pense cependant que le coupable de cet horrible méfait et le voleur de l’Opéra ne sont qu’une seule et même personne.

– Avez-vous des suspects ? m’enquis-je.

– La Sûreté n’en a aucun en vue pour l’instant, marmonna l’inspecteur.

– Avez-vous au moins un indice ? demandai-je.

Ledoux rétorqua :

– Il y a ces empreintes de pas sur le sol. Ici, regardez ! Mais je n’ai pas seulement des indices. Je sais aussi qui est le coupable. Suivez-moi.

À ce moment du récit, Sherlock Holmes, tout en gardant un visage impassible, observait Adam Adamant avec une curiosité quelque peu morbide.

– Je suppose, monsieur Holmes, que vous avez déjà résolu le mystère, n’est-ce pas ? fit Adamant d’un ton mi-figue mi-raisin.

La machine à écrire du docteur Watson, qui n’avait pas cessé de s’activer depuis le début de l’entretien, se tut brusquement. Le médecin regardait son ami avec curiosité, attendant sa réaction.

Mais le visage de Holmes restait de marbre.

– Et qu’a fait Ledoux après vous avoir proposé de le suivre ?

Adamant reprit son récit :

Nous suivîmes les traces de pas qui devaient être du sang séché, et qui conduisaient jusqu’à un hôtel voisin. Nous nous apprêtions à y entrer lorsque la porte s’ouvrit brusquement. Ledoux m’entraîna vers un renforcement et m’intima d’un geste l’ordre de garder le silence. Un homme sortit de l’hôtel et s’engagea rapidement sur le trottoir. Au bout de quelques instants, Ledoux me fit un signe et nous commençâmes à le suivre.

L'individu marchait d'un bon pas et nous ne tardâmes pas à quitter le centre pour gagner la périphérie de la capitale.

Après une marche assez longue, nous nous retrouvâmes dans un quartier excentré, devant le manoir qui appartenait au collectionneur à qui Lupin avait dérobé la statuette le jour précédent. Nous nous dissimulâmes à quelques mètres de là, sous le porche d'une bâtisse qui paraissait abandonnée. Debout sur le perron de sa demeure, le collectionneur feuilletait un vieux livre qu'il tenait entre ses mains. Nous entendîmes alors une voix sortie de nulle part :

– Charles le Sorcier, n'est-ce pas ? Mais êtes-vous certain que c'est le bon ouvrage ?

Le collectionneur hocha la tête.

– Maintenant, donnez-moi la statuette de la princesse Hermonthis, vite, et l'affaire est réglée ! Si vous faites ce que je vous dis, je vous laisse la vie sauve, reprit la voix.

Le vieillard se mit à trembler et, d'une voix balbutiante, répondit que la statue lui avait été volée la veille.

La voix se fit de nouveau entendre :

– Je vous ai laissé beaucoup de temps pour me la livrer, et vous ne vous êtes toujours pas exécuté. Je vous accorde encore un délai : apportez-la moi ce soir à minuit, ou je puis vous jurer que ni le Ciel ni l'Enfer ne seront en mesure de vous protéger !

Puis, et j'espère réussir à rendre fidèlement ce qui se passa ensuite, il se produisit un événement proprement incroyable. Le vieux livre que le collectionneur tenait entre ses mains lui fut brutalement arraché par une force invisible et s'éloigna en flottant à travers les airs. Il devenait évident que la voix provenait de...

– Cette... chose est donc l'assassin ? ! demandai-je à Ledoux, complètement dérouter. Est-ce un spectre, ou bien s'agit-il d'un simple tour d'illusionniste ?

– Il paraît, me répondit l'inspecteur, que c'est un savant anglais qui a mal tourné et qui s'est associé à une sorte de secte.

– Une secte... Voulez-vous dire qu'il agit pour le compte de sorciers ? m'exclamai-je ; je me suis toujours méfié de la magie noire.

– Pas exactement, répondit Ledoux. Les membres de cette organisation semblent croire en une religion qui honore des monstres surnaturels aux noms imprononçables, et ils vénèrent tout particulièrement une créature qu'ils appellent Nyarlathotep...

Tout cela me paraissait de fort mauvais augure. J'allais lui demander comment il avait obtenu ces informations lorsque, comme s'il avait lu dans mes pensées, l'inspecteur déclara :

– Je suis tombé sur une lettre qu'ils avaient adressée à cet homme invisible dont nous avons entendu la voix. Tout ce que je sais, c'est qu'ils sont Américains, mais j'ignore pourquoi ils ont besoin du livre et de la statuette. Je pense toutefois comme vous : je crains fort que rien de bon ne sorte de tout cela.

J'avais bien du mal à trouver un sens à toute cette affaire. Ledoux et moi, nous nous repliâmes dans un café pour faire le point et reprendre un peu nos esprits.

– Que peut-elle bien avoir d'extraordinaire, cette princesse Hermonthis ? Ou la statue qui la représente ? demandai-je.

Ledoux ôta son chapeau et passa une main à travers ses cheveux gris.

– D'après les rumeurs qui circulent, ce vieux collectionneur raconte que la statuette lui a été donnée par la princesse elle-même, lorsqu'elle l'a emmené dans un royaume où les pharaons vivent éternellement.

– Et qui est ce Charles le Sorcier ?

– C'était un alchimiste et un magicien, le fils d'un certain Michel Mauvais.

– Eh bien, mais en quoi tout cela est-il lié à cette secte dont vous m'avez parlé.

Ledoux contempla sa tasse de café, comme s'il avait cherché à y trouver la réponse. Enfin, il prit la parole :

– Je sais que le livre renferme le texte d'un sortilège d'invocation ; et je ne doute pas que les membres de la secte sachent parfaitement à quoi l'utiliser. Mais je ne sais rien de plus. Est-ce que le nom de « Nyarlathotep » a un sens pour vous ?

Ce mot, en fait, évoquait bien quelque chose dans mon esprit. Je me plongeai dans mes souvenirs et, au bout de quelques instants, je me rappelai qu'un jour, pour des raisons qu'il est inutile d'exposer ici, j'avais eu à me rendre à l'Université Miskatonic. Le conservateur de la bibliothèque avait mentionné le nom de « Nyarlathotep », en précisant que ce nom, prononcé à l'occasion de sacrifices, pouvait permettre de mettre au jour d'abominables secrets. Je racontai tout cela à l'inspecteur Ledoux.

Il secoua la tête.

– Voilà qui ne fait que soulever encore d'autres questions. Si je devais hasarder une hypothèse, je dirais que les adeptes de cette secte veulent accéder, pour une raison que j'ignore, au royaume des pharaons.

Mais il existait encore une partie du mystère que je voulais essayer de percer.

– Et à votre avis, pourquoi les hommes qui sont venus ici sur les ordres de Mycroft Holmes ont-ils été tués ? demandai-je à Ledoux.

L'inspecteur parut s'absorber dans ses pensées, comme s'il contemplait quelque chose qu'il était seul à pouvoir distinguer. Quand il me répondit, je perçus dans sa voix un ton d'infinie tristesse, ce genre de mélancolie qui est le résultat de l'âge et de l'expérience.

– Si seulement je pouvais savoir pourquoi les fous agissent de la sorte ! Peut-être sont-ils animés par la cupidité, peut-être par le désir de vengeance ? Qui peut le savoir ? Parfois je doute qu'ils aient la moindre motivation. D'autres fois je me dis que toutes leurs actions sont motivées par la simple envie de faire le mal et que, de toute façon, ils ne savent pas faire autre chose.

Il y eut un moment de silence. Je finis cependant par demander :

– Et a-t-on trouvé quelque chose d'intéressant sur les corps ?

Ledoux me tendit une bible de poche. Je l'examinai et remarquai que le signet glissé entre les pages était couvert de séries de nombres. Je le signalai à l'inspecteur qui les observa attentivement pendant quelques instants. Soudain, son visage s'éclaira :

– C'est un code ! lança-t-il. Voyons un peu ce qu'il dit.

Je me plongeai avec lui dans le décryptage de ces chiffres étranges et je finis par découvrir que chaque série renvoyait à un mot précis, à un verset, à un chapitre et à un livre de la bible. Dans la mesure où le club Diogène, qui était officiellement un banal club de lecture, dissimulait un des services secrets les plus discrets de toute l'Angleterre, il était parfaitement logique qu'il utilisât des livres pour transmettre ses messages codés.

Lorsque nous fûmes parvenus à décrypter le texte, nous pûmes lire le message suivant : *Voyez ! ils frappent et le Pharaon ouvre la porte et apporte l'iniquité sur la Terre.*

Je me sentis pâlir. Je compris alors ce que désiraient les adeptes de cette infâme secte. Le conservateur de la bibliothèque de l'Université Miskatonic m'avait révélé que l'un des plus ignobles disciples de Nyarlathotep avait été le pharaon Nephren-Ka, un homme si maléfique que l'Égypte avait tout fait pour effacer jusqu'au souvenir de son existence. Les actuels membres voulaient le faire revenir du royaume des pharaons défunts et la statuette allait servir de catalyseur pour cette transmigration.

Je fis part de mes conclusions à l'inspecteur Ledoux. Il me révéla que, d'après le collectionneur, les pharaons immortels étaient quasiment invincibles. On pouvait alors aisément imaginer ce qu'un être aussi maléfique que Nephren-Ka pourrait perpétrer une fois qu'il serait revenu dans notre monde ! En d'autres circonstances, ce projet m'aurait paru complètement farfelu, mais le fait que votre frère, monsieur Holmes, s'y soit intéressé au point d'envoyer ses hommes enquêter sur les intentions de la secte m'incitait à prendre ce plan au sérieux. Il n'y avait sans doute rien de loufoque derrière tout cela.

Nous réglâmes nos consommations et nous quittâmes le café. Tout en marchant à travers les rues de ce quartier désert, nous tentions d'élaborer un plan pour venir à bout de la secte et de son complice invisible dont la voix résonnait encore à nos oreilles.

Nous retournâmes à la maison du collectionneur et demandâmes à être reçus. Nous savions qu'il était impossible de lui trouver une cachette où il serait en sûreté et qu'il n'était pas possible, dans le temps qui nous restait pour agir, de mettre la police dans le coup. Tout ce que nous pûmes lui suggérer, c'est de se mettre à l'abri dans le grenier de son manoir pendant que nous essaierions de le défendre.

Il ne nous restait plus qu'à attendre le soir et à prendre des forces pour l'embuscade que nous

voulions tendre aux hommes de main de la secte.

LA SUITE DANS LE RECUEIL